

Pour une notion de forme linguistique comme forme vécue. Une approche avec Jakubinskij, Vološinov et Vygotskij

Marie-Cécile BERTAU
Université de Munich

Résumé : Jakubinskij ainsi que Vološinov partent dans leur approche de la langue de la situation extra-verbale, entendue comme situation vécue et partagée avec un autre. Les liens avec cette situation forment et l'événement langagier et son aspect proprement linguistique. Les deux linguistes pensent un recul ou une réduction de l'aspect linguistique ; ainsi, Vološinov parle d'un «énoncé dépourvu de mots» où ce qui subsiste est une forme : une intonation, un geste. Ce qui devient visible est le corps parlant et écouté, par là l'autre et le social, puis le rôle que jouent l'intonation et la voix. Devient visible, finalement, une forme réciproque et mutuelle, sensible et matérielle. L'objectif de la contribution est de développer l'approche de Jakubinskij et de Vološinov, d'élaborer ensuite une notion de forme linguistique se basant sur le moment du vécu. L'argumentation suivra également une logique ontogénétique, visant à préciser le développement de la forme linguistique par la voix de l'autre ; c'est ici que nous ferons référence à Vygotskij et aux concepts d'intériorisation et de langage intérieur. Finalement nous proposerons une idée de la langue correspondant à l'idée de forme linguistique élaborée.

Mots-clés : voix, forme, intériorisation, Jakubinskij, Vološinov.

1. INTRODUCTION

La lecture proposée dans cet article, agençant la pensée de Jakubinskij, de Vološinov et de Vygotskij, s'articule autour d'un intérêt pour deux dimensions de l'activité humaine, intimement liée l'une à l'autre – du moins dans la perspective psycholinguistique ici adoptée. Premièrement, la parole extérieure, menant rapidement au dialogue ; la pensée de Jakubinskij et Vološinov sert ici de fil conducteur. Deuxièmement, la parole intérieure, menant de son côté à la pensée verbale et à la conscience ; Vološinov et Vygotskij forment cette liaison, le dernier en se référant explicitement à Jakubinskij (cf. le chap. 7 de *Pensée et langage*). La langue est donc prise selon deux modes : sa performativité d'une part, sa capacité à migrer entre le domaine social-partagé de la communication et le domaine social-non-partagé de la pensée d'autre part. Le regard porté sur la langue par les trois penseurs permet justement ces deux visées.

La lecture se formule en une déduction théorique conduisant par plusieurs points. Tout d'abord, l'approche spécifique de Jakubinskij et de Vološinov au langage est esquissée et mise en relation avec la notion de langage intérieur chez Vygotskij ; de là apparaît la notion centrale de *forme* : la forme langagière ainsi que la forme que prend la pensée verbale. La deuxième démarche consiste à clarifier la notion de forme langagière chez Jakubinskij et Vološinov. La pensée de Jakubinskij s'articule autour des «formes fonctionnelles de la parole», Vološinov comprend la forme comme vécue, souple et variable. La notion de forme se rapporte donc à un vécu commun, elle est une forme accomplie dans la parole, ayant une dimension sensible : écoute, vision, perception de l'autre, d'où le rôle important que jouent le geste, la mimique et surtout l'intonation.

Suivant ces deux premiers points, deux pièces intermédiaires sont introduites dans le but de concrétiser la «forme vécue et accomplie» par le couple *forme-voix* – suivant la trace de la perception et de l'intonation. Ces deux pièces intermédiaires permettent de dire avec Aristote que la forme n'est pas un moule pré-existant mais un accomplissement (répété) de la matière, et que la voix est un son articulé, et par là-même une manifestation du symbolique social. Toujours avec Aristote, la voix, le symbole *émis* et la pensée se trouvent reliés – c'est ainsi que peut également se formuler la deuxième dimension mentionnée plus haut. Le dernier pas de cette déduction se tourne justement vers l'aspect migrateur de la langue. L'intériorisation est le concept-clé pour essayer de saisir la migration elle-même ainsi que la nature, la qualité de l'intériorisé ; c'est la voix que nous proposerons comme mécanisme de l'intériorisation, donnant une certaine saveur à ce qui est intériorisé. Ce questionnement mène finalement à concevoir la pensée verbale non seulement sous un aspect dialogique mais aussi sous un aspect vocal.

2. LA LANGUE «PAR L'EXTERIEUR» : JAKUBINSKIJ ET VOLOŠINOV

L'approche de la langue chez Jakubinskij aussi bien que chez Vološinov est frappante par sa démarche partant de la situation extra-verbale, entendue comme situation partagée avec un autre. Pour Jakubinskij ce sera la raison de privilégier la forme dialogale et même de lui conférer le statut non seulement de «forme naturelle de discours» mais aussi de «forme générale» de l'activité langagière (1923/2000, §25). Vološinov, quant à lui, pensera la situation partagée plutôt sous son aspect social, insistant sur la valeur idéologique du signe, dûe à son appartenance au monde extérieur (1929/1977, p. 27).¹ Cette approche de la langue par ce qui n'est pas linguistique à part entière mène les deux penseurs à concevoir et à maintenir une *pluralité langagière* qui ne sera jamais réduite au seul profit d'une langue parfaitement linguistique, trônant au-dessus de toute utilisation qui ne pourrait être que secondaire. Et cette pluralité sera toujours exprimée à travers certaines *formes*. La notion de forme émerge dès le début du texte de Jakubinskij et joue également un rôle important chez Vološinov, par exemple quand le programme d'étude de la langue est exprimé entièrement au regard de différentes formes (1929/1977, p.137).

Ce sont donc les liens avec la situation qui déterminent et forment l'événement langagier (l'énoncé) dont l'aspect proprement linguistique² (Jakubinskij, 1923/2004, §24) ne pourra se départir. Mieux : la situation vécue et partagée donne dans certains cas la possibilité de faire presque disparaître l'énoncé, tout au moins de le raccourcir fortement. Vološinov pense également la réduction de l'aspect linguistique quand il parle d'un «énoncé dépourvu de mots» (1930/1981) où ce qui subsiste est une forme communicative sensible, visible : une intonation, un geste.

En même temps, la situation ne dissout pas la forme langagière, il n'est pour Jakubinskij pas question que la fonction prime sur la forme, que la discussion des formes langagières soit voilée par la question de la fonction – reproche formulé en direction du Cercle Linguistique de Moscou (Jakubinskij, 1923/2004, §13). Comme l'écrit Friedrich (2005), la forme langagière reste le «moment structurant» des besoins expressifs, et cela même quand elle se trouve réduite. Ici, il est loisible de faire un parallèle avec un passage de Vygotski qui semble paradoxal. Après avoir parlé de la

¹ Contrairement aux traductions allemande et anglaise, la traduction française attribue *Le Marxisme et la philosophie du langage* (1929/1977) à Bakhtine, ne mentionnant Vološinov qu'entre parenthèses. Je m'en tiens à Meng (2004), citant Bakhtine dans une interview avec Duvakin en 1973, où Bakhtine nomme explicitement Vološinov comme auteur dudit livre ; je citerai donc non Bakhtine (1929/1977) mais Vološinov (1929/1977). Quant à la translittération, j'ai choisi de toujours écrire Vološinov, sauf dans les cas de référence bibliographiques *directes* (p.e. Volochinov, 1929/1977).

² Hommel & Meng traduisent par «das eigentlich 'Sprachliche'» ce qu'Archaimbault traduit par «les composantes verbales» (cf. Jakubinskij, 1923/2004, p. 400 et Archaimbault, 2000, p.111). En russe : «v samom processe govorenija samo „rečevoe“» (p. 30).

transformation de la parole dans la pensée à l'aide de la métaphore de «volatilisation», Vygotski continue :

Cependant, le langage ne disparaît aucunement, même dans sa forme intérieure. La conscience ne se volatilise nullement ni ne se dissout dans l'esprit pur. Le langage intérieur est tout de même un langage, c'est-à-dire une pensée liée au mot. (1934/1997, p. 489)³

Le langage, soit-il extérieur ou intérieur, est toujours un fait linguistique, ayant une certaine forme. Et c'est bien par là que Vygotski, pour sa part, accède au langage intérieur : par son caractère linguistique (cf. Vygotski, 1934/1997, chap. 7). Le langage intérieur est alors une des formes de l'activité langagière selon Jakubinskij et c'est bien pourquoi il doit faire l'objet d'une analyse *linguistique* (cf. aussi Friedrich, 2005).

L'approche linguistique du langage intérieur insiste également sur l'aspect de la forme. Vygotski souligne que, justement, il n'y a ni disparition, ni épurement complet : la conscience ne s'échappe pas dans la désincarnation complète mais reste ce que je voudrais appeler un jeu de formes, jeu situé entre la pensée verbale et le langage extérieur et se servant des différentes formes de l'activité langagière. Vološinov est beaucoup plus affirmatif quand à cette forme intérieure : elle est dialogique (1929/1977, p. 63). De plus, le développement d'une pensée selon Vološinov est proche de la conception de Vygotski en ce qu'elle souligne également l'aspect concret et incarné de tout acte de conscience, façonné ici par un système de valeurs idéologiques :

La pensée qui n'existe encore que dans le contexte de ma conscience et qui n'est pas renforcée dans le contexte de la science, comme système idéologique cohérent, n'est qu'une pensée obscure, inachevée. Mais, dans le contexte de ma conscience, cette pensée prend forme peu à peu en s'appuyant sur le système idéologique, car elle est elle-même engendrée par les signes idéologiques que j'ai assimilés auparavant. (Vološinov, 1929/1977, p. 57)

Penser la langue par l'extérieur sans la perdre ou la dissoudre, mais bien au contraire en marquant explicitement sa diversité, sa pluralité de formes qui fonctionnent dans certains contextes, contextes appartenant à un «champ de créativité idéologique» selon Vološinov (1929/1977, p. 27) – cette démarche permet de repenser la notion de forme dans une perspective de pluralité et de dynamique, elle permet de préserver l'accomplissement même de la forme. Est donc retenu ce que j'ai appelé *supra* le mode de performativité de la langue, permettant dans un deuxième temps l'accès au mode dit «migrateur». Il est alors également possible de (re-)trouver une

³ Il est intéressant de constater que les traductions allemande et anglaise donnent une autre métaphore : celle d'évaporation. Cette image évoque la transformation d'une substance (où quelque chose subsiste) tandis que l'image choisie par Sève évoque un tour de magie où il ne reste plus rien que l'ébahissement du public.

notion de conscience comme acte incarné et incarnant, dont la «chair» serait justement la langue formée – et même : formée à *chaque fois*. C'est ce qui serait la «réflexion présente» de Goldstein.⁴

La notion de forme jouant donc un rôle central pour comprendre le fonctionnement et la nature de la langue parlée ainsi que de la pensée verbale, il s'agit par la deuxième démarche de clarifier la notion de forme langagière chez Jakubinskij et Vološinov.

3. LA NOTION DE FORME CHEZ JAKUBINSKIJ ET VOLOŠINOV

3.1. JAKUBINSKIJ

La première phrase du texte de Jakubinskij (1923/2004; Archaimbault, 2000) introduit la notion de forme, constatant que l'activité langagière de l'homme est un phénomène apparaissant sous diverses formes, et que cette diversité de formes transparait non seulement entre langues différentes mais aussi à l'intérieur d'une même langue (§1).⁵ Le terme «Vielgestaltigkeit» de la traduction allemande ne désigne pas seulement la diversité mais aussi la diversité *formée*, une «Gestalt» qu'il faut alors surtout penser sous son aspect processuel (cf. les Gestalten d'ordre perceptif).

Dès le départ, il y a donc activité et c'est au sein de l'activité qu'apparaissent des formes diverses. Cette diversité de formes est déterminée par une autre diversité : celle, complexe, de facteurs soit sociologiques, soit psychologiques (§1). De plus, la diversité des formes est structurée par une correspondance entre des formes d'interaction mutuelle, immédiates ou médiatisées (parole orale, écrite), qui pourront être soit alternées (dialogue), soit durables (monologue) (§14). Dans cette approche, l'activité mutuelle fait naître certaines formes, et ces formes peuvent être langagières, elles peuvent être réalisées dans la parole. C'est pourquoi il y a correspondance entre formes d'activité mutuelle et formes *langagières* d'activité mutuelle (§14). La forme est antécédante à la parole, et l'activité mutuelle conditionne la forme. Enfin, la forme est créée à travers l'échange de sujets, elle est toujours un processus commun, servant et la communauté et la communication.

⁴ Le terme de réflexion présente est la belle traduction de celui de «momentanes Denken» que Goldstein utilise en 1932 pour décrire un manque qu'il constate chez les sujets aphasiques : leur langue ne reflète pas de travail de pensée lié à la parole émise, c'est une parole pour ainsi dire vide de pensée, ressemblant plus à une formule, sans être pour autant vide de sens. Cf. Goldstein (1932, 1933/1969) et l'analyse pertinente de Friedrich (2005).

⁵ §1, Archaimbault (2000) : «L'activité langagière de l'homme est un phénomène divers, et cette diversité transparait (...)» ; Hommel & Meng (2004) : «Die sprachliche Tätigkeit des Menschen ist eine vielgestaltige Erscheinung, und diese Vielgestaltigkeit zeigt sich (...)».

Par là, il apparaît que les formes langagières sont une fonction de la façon dont nous pouvons et nous voulons interagir à l'aide de la langue. Les formes sont fonctionnelles par ce qu'elles sont *une fonction*, une grandeur dépendante des facteurs d'ordre psychologique et sociologique (§1). Les formes sont toujours fonctionnelles, parce que toujours au sein d'une activité qui n'est elle-même visible que dans la diversité. Jakubinskij s'en tient là : il ne réduit pas la diversité de l'activité langagière à une seule Langue, il ne réduit pas les formes-en-fonction à de seules formes dont la fonction peut être décrite ultérieurement. C'est comme si il avait lu Wittgenstein : «denk nicht, sondern schau!» (*ne réfléchis pas, regarde!*; 1984, P.U., §66) dont l'approche dans les *Investigations philosophiques* est marquée par un même intérêt pour le particulier et pour la différence, contrairement à l'universel au service de l'essentialisme (Stegmüller, 1989, p. 588).⁶

Ainsi, la *diversité des formes fonctionnelles de la parole* est le terme central de la théorie du langage de Jakubinskij (1923/2004). Ce sont ces formes qui font l'objet de son article (§13). Il est intéressant de constater qu'avant de développer sa théorie, Jakubinskij fait observer au lecteur que Humboldt et Aristote ont déjà traité des formes fonctionnelles (§§7, 8). Mais, pour Humboldt, Jakubinskij constate le manque d'une analyse vraiment linguistique des formes fonctionnelles, analyse qu'il trouve par contre réalisée par Aristote, dans sa *Poétique* :

Je voudrais souligner encore une fois que nous trouvons chez Aristote une approche purement langagière, je voudrais même dire une approche proprement linguistique; car il part, dans son analyse des phénomènes du discours poétique, de l'aspect des spécificités langagières et n'essaie pas de déduire la notion de 'discours poétique' de moments extra-langagiers, comme p.e. des caractéristiques spéciales de la pensée, d'une 'orientation spécifique de la pensée' et autres. (§8, ma traduction de Jakubinskij 1923/2004, p. 390)⁷.

Ce jugement revient à une déclaration de la linguistique selon Jakubinskij : une analyse rigoureusement linguistique des différentes formes fonctionnelles de la parole, visibles dans l'activité langagière. Si l'on suit d'autre part l'approche d'Aristote à la *lexis* poétique, on constate qu'elle est profondément pragmatique puisqu'Aristote argumente par les usages de

⁶ La phrase de Wittgenstein est tirée du §66 dans lequel il développe la notion de jeu pour en arriver à la notion de «Sprachspiel», centrale à sa théorie du langage. Wittgenstein veut justement que le lecteur *regarde* divers jeux pour voir leur parenté et qu'il ne dise pas de prime abord : il *faut* qu'ils aient quelque chose de commun – ce qui tuerait l'approche par le semblable, la parenté etc. au nom d'un même identique.

⁷ Version allemande: «Ich möchte nochmals unterstreichen, daß wir bei Aristoteles eine objektive, rein sprachliche, ich würde sagen, eine geradezu linguistische Herangehensweise vorfinden; denn er geht bei der Analyse des Phänomens der poetischen Rede vom Gesichtspunkt der sprachlichen Besonderheiten aus und versucht nicht, den Begriff der 'poetischen Rede' aus außersprachlichen Momenten abzuleiten, z.B. von besonderen Eigenschaften des Denkens, von einer besonderen 'Ausrichtung des Geistes' u.a.» (Jakubinskij, 1923/2004, p. 390)

certaines formes chez les uns et chez les autres ; ceux que l'on connaît, les Athéniens, et ceux qui sont étrangers, les Cypriens - c'est un jeu entre *kyrios/oikeios* et *xenikos* qui se traduit dans les formes de la parole même, linguistiquement (cf. Aristoteles, *Poetik*, chap. 21, 22; Bertau, 1996, p. 61-67). Il s'agit, soulignons-le, de formes orales, créées, échangées, transformées par l'activité langagière.

Avec Aristote, Jakubinskij nomme les spécificités langagières qu'une analyse linguistique des formes peut mettre à jour : ces spécificités concernent la phonétique, la formation ou création de mots, leur usage (mots usuels/inusités) et la sémantique (Jakubinskij, 1923/2004, §8).

Après avoir ainsi introduit sa notion d'analyse linguistique allant avec la notion de formes fonctionnelles de la parole, objet de son article, Jakubinskij restreint son analyse détaillée à la forme dialogique immédiate (§16). Ce choix se rapporte très certainement à l'opposition entre dialogue et monologue, introduite par Ščerba, ainsi qu'au vif intérêt des linguistes russes de l'époque à la langue vivante, parlée, échangée (Romashko, 2000). Mais privilégier le dialogue accentue également la notion de formes fonctionnelles, puisque celles-ci sont dues à l'échange verbal, à l'activité commune. Le dialogue devient le point de départ pour concevoir et analyser toutes formes fonctionnelles – et c'est bien pourquoi Jakubinskij confère au dialogue le statut de forme générale (§25).

Privilégier le dialogue veut aussi dire : rendre compte *du rôle de l'autre* pour la forme fonctionnelle en usage; puis : du rôle des corps se parlant et s'écoutant, de leur mimique, de leur gestuelle, des inflections de leur voix, de leurs affects — et c'est justement ce que fait Jakubinskij dans son analyse de la forme dialogique. C'est par là que s'expliquent les termes d'attitude et d'aperception (§22). Ce sont des termes relationnels, qui parlent de la façon dont sont reliés celui qui parle et celui qui l'écoute. Finalement, cette analyse débouche sur une observation tout à fait surprenante pour un linguiste : les spécificités de la forme dialogique rendent possible un retrait du «stimulus langagier», si bien qu'un dialogue peut être très fragmentaire (§40).⁸ De toute façon, le stimulus langagier à lui seul ne suffit ni à la perception ni à la compréhension du discours (§39), et nous avons toujours besoin d'un auditeur qui «comprend de quoi il s'agit» (§42, en citant Polivanov). Jakubinskij analyse justement ce retrait, ses conditions, ses formes, et démontre ainsi d'une manière impressionnante ce qu'il entend par «analyse linguistique».⁹ Jakubinskij décrit aussi le mouvement contraire,

⁸ Une observation surprenante dans le sens qu'un linguiste est prêt à penser la disparition de l'objet même de son analyse – et cette «disparition» fait partie intégrale de l'objet analysé. Vygotski (1934/1997) reprendra presque textuellement l'analyse de Jakubinskij pour expliquer et illustrer le caractère prédicatif de la parole intérieure.

⁹ Les motifs du retrait du «facteur linguistique» sont : la perception visuelle et auditive du locuteur (chap. 3, terme d'attitude); la nature fondamentalement incomplète du dialogue, les interruptions et la rapidité des échanges (chap. 5); la dépendance de l'aperception pour tout acte de compréhension (chap. 6); la correspondance entre les modèles (patrons) du quotidien et ceux du discours (chap. 7); l'automatisme du dialogue (chap. 8).

dans le monologue, puis dans l'écrit, amenant le facteur linguistique au devant de la scène, permettant et demandant une plus grande conscience et un plus grand contrôle de la langue, autant dans sa production que dans son écoute. Ce mouvement de retrait et d'avance se manifeste à travers différentes formes ; ainsi, les formes fonctionnelles traduisent différents états, intérimaires, de ce mouvement.

3.2 VOLOŠINOV

L'approche de Vološinov est très semblable à celle de Jakubinskij, avec lequel Vološinov a d'ailleurs travaillé (Ivanova, 2003), partant elle aussi de ce qui est extérieur à la langue pour expliquer son fonctionnement.¹⁰ Et pour les deux linguistes, il s'agit très clairement d'expliquer la façon dont sont reliés la langue et son contexte extralinguistique dans le but de comprendre le «facteur proprement linguistique». C'est penser l'abstraction sans l'essence, sans le retour à un aspect universel qui nivellerait toutes les différences linguistiques. Ce n'est ni rester dans un mélange entre faits de langue et faits socio-psychologiques et situationnels, ni ériger un absolu par le fantasme d'un au-dehors de la langue¹¹. Ni, finalement, concevoir la situation extra-verbale comme une cause extérieure, agissant comme une «force mécanique» sur l'énoncé (Vološinov 1926/1981, p. 191). Jakubinskij souligne cette approche quand il annonce son programme au paragraphe 13 :

Dagegen schlagen wir in unserem Falle, wenn wir von einer Klassifikation der Formen der Rede ausgehen, sofort eine Brücke vom Bereich der außersprachlichen Faktoren zu den sprachlichen Phänomenen (...) (Jakubinskij, 1923/2004, p. 393)

Au contraire, dans notre cas, lorsque nous partons de la classification des formes de la parole, nous lançons un pont du domaine des facteurs extralinguistiques aux phénomènes langagiers. (Ma traduction)

Et Vološinov, de son côté, pose explicitement la question en partant du contexte social :

Toute énonciation [...] ne constitue qu'une *fraction* d'un courant de communication verbale ininterrompu [...]. Mais cette communication verbale ininterrom-

¹⁰ Le terme «extérieur» n'est pas tout à fait juste, surtout si l'on suit Jakubinskij et Vološinov; «extérieur» semble vouloir dire que le contexte ou la situation est détachable de la langue et forme un tout plus ou moins fixe, une sorte de récipient dans lequel viendrait se loger la langue à partir du moment où elle est mise en fonction. Cole (1996) et Linell (1998), par exemple, démontrent clairement que cette notion est inadéquate. Pourtant, il y a différence, et c'est justement ce qui préoccupe Jakubinskij et Vološinov – d'où le terme.

¹¹ Cf. *supra*, la remarque avec Wittgenstein (1984). Concernant le «mélange» cf. le reproche fait par Jakubinskij à Humboldt (1923/2004, §7) ; concernant le fantasme de l'absolu, cf. la critique de «l'objectivisme abstrait» par Vološinov (1929/1977, chap. 5).

pue ne constitue à son tour qu'un élément de l'évolution tous azimuts et ininterrompue d'un groupe social donné. De là découle un problème important : l'étude des relations entre l'interaction concrète et la situation extralinguistique immédiate, et, par celle-ci, le contexte social élargi. Ces relations prennent des formes diverses, et les différents éléments de la situation reçoivent, en liaison avec telle ou telle forme, une signification différente [...]. Jamais la communication verbale ne pourra être comprise et expliquée en dehors de ce lien avec la situation concrète. (Vološinov, 1929/1977, p. 136-137)

Étant donné le point de départ du contexte social et donc interactif, Vološinov situe la «véritable substance de la langue» non pas dans «un système abstrait de formes linguistiques» mais comme constituée par l'interaction verbale et réalisée à travers l'énonciation (1929/1977, p. 136). En conséquence, «le problème des formes de l'énonciation prise comme un tout acquiert une importance énorme» (*ibid.*, p. 138). Dans *La structure de l'énoncé*, datant de 1930, Vološinov examine la forme de l'énoncé en détails. Pour souligner le rôle de la forme pour le contenu et le sens de l'énoncé, Vološinov procède d'abord à une soustraction : un énoncé dépourvu de mots s'incarnerait tout au moins dans le son de la voix ou dans un geste. Par là, la matérialité de toute communication – sujet majeur de *Marxisme et philosophie du langage* – devient très claire, une matérialité qui n'a rien d'une enveloppe qui serait secondaire à un contenu préexistant, mais qui est tout au contraire la condition d'existence de toute expression, et de la conscience même :

En dehors de l'expression matérielle, il n'existe pas d'énoncé, il n'existe pas davantage d'affect. (Vološinov, 1930/1981, p. 304)

En dehors de son objectivation, de sa réalisation dans un matériau déterminé (le geste, la parole, le cri), la conscience est une fiction. (Vološinov, 1929/1977, p. 129)

Après la soustraction à la voix et au geste, Vološinov distingue trois éléments fondamentaux organisant la forme de l'énoncé et qui ainsi servent à construire un énoncé intelligible, c'est-à-dire ayant un contenu et une orientation sociale : premièrement, l'intonation, décrite comme «le timbre expressif d'un mot» ; deuxièmement, le choix des mots, suivi de leur disposition dans l'énoncé (Vološinov 1930/1981, p. 304). L'intonation est de première importance, car c'est elle qui pourvoit à la relation au domaine extralinguistique, elle qui construit le «contact direct avec la vie» (Vološinov 1926/1981, p. 194), ou, un peu moins pathétiquement, c'est l'intonation qui relie l'énoncé à la situation et à l'auditoire. Et c'est d'elle que dépendent le deuxième et le troisième élément qui seront alors construits *en conséquence* de l'intonation. L'intonation est profondément sociale et donc idéologique, elle est «l'expression phonique de l'évaluation sociale» (Vološinov, 1930/1981, p. 305).

À mon sens, l'aspect situationnel, flexible, mouvant de la forme apparaît chez Vološinov d'une manière plus marquée que chez Jakubinskij. Je

pense que cela tient à ce que Vološinov situe l'énoncé davantage dans la société et ses changements ; là, les formes d'interactions verbales «réagissent de façon très sensible à toutes les fluctuations de l'atmosphère sociale» (1929/1977, p. 39). C'est cet aspect de mutabilité qui l'intéresse et qu'il met en avant, laissant derrière lui les formes pour ainsi dire neutres, dépourvues de tout accent, inexistantes dans une société où les interactions sont toujours idéologiquement déterminées, laissant derrière lui les «formes formalisées» (1929/1977, p.99). L'aspect constitutif qui fait de la forme linguistique un signe est sa mutabilité spécifique ; la forme est orientée par le contexte, elle est flexible, mouvante, vivante. Vološinov parle aussi de la «forme occasionale» (1929/1977, p. 125).

Le fonctionnement de la langue s'explique par ce côté mouvant de la forme ; ainsi, c'est par la souplesse et la variabilité de la forme que Vološinov expose l'activité verbale. Ce n'est pas l'aspect toujours même, identique de la forme qui importe au locuteur, mais son aspect changeant qui lui permet de la faire fonctionner dans un contexte concret. Pour l'auditeur, le plus important n'est pas d'*identifier* la forme linguistique mais de la *comprendre* dans un contexte précis, dans une énonciation donnée (1929/1977, p. 99-100).

Finalement, Vološinov va plus loin que Jakubinskij en ce qu'il pense et l'interaction verbale et sa forme dans l'activité mentale, dans la conscience. Le point de départ est que «le centre organisateur et formateur ne se situe pas à l'intérieur», mais à l'extérieur (*ibid.*, p. 122) ; de là découle que c'est «l'expression qui organise l'activité mentale» (*ibid.*, p. 123), qui la forme et lui donne son orientation. Et comme l'expression-énonciation est le produit d'une interaction concrète de deux individus socialement organisés, l'expression organisant l'activité mentale aura toujours également un interlocuteur auquel elle s'adresse. Plus généralement, la réflexion aura un «auditoire social» (*ibid.*, p. 123). De là il est clair que la réflexion elle aussi aura une forme. Vološinov est très explicite quant à cette forme – plus explicite que Vygotskij. Vološinov l'écrit en 1929, mais aussi en 1930 dans *La structure de l'énoncé* :

Eh bien, nous n'hésitons pas à affirmer catégoriquement que les discours les plus intimes sont eux aussi de part en part dialogiques : ils sont traversés par les évaluations d'un auditeur virtuel, d'un auditoire potentiel (...). (Vološinov, 1930/1981, p. 294)

À cette affirmation suit que le dialogue se déroule à l'aide de deux voix, l'une d'elles exprimant la classe sociale avec ses opinions et ses évaluations. Et, tout comme Vološinov l'a constaté pour la formation de l'énoncé réalisé à l'extérieur, ce sont les opinions présumées et leurs évaluations qui vont déterminer l'intonation de la voix qui, à son tour, déterminera le choix des mots et leur organisation dans l'énoncé (*ibid.*, p. 295-296).

Ainsi, Vološinov entend la forme linguistique surtout par son côté flexible et changeant, car c'est là que réside son attache au monde, à la vie

sociale commune. Elle est forme vécue précisément par ce qu'elle a son origine dans les interactions verbales, chargées d'accents idéologiques et accomplies par des individus s'adressant les uns aux autres. C'est donc d'un vécu *commun et partagé* qu'il s'agit, un vécu se référant à des situations concrètes et à la perception non moins concrète que les individus verbalement actifs ont les uns des autres (de leur corps communiquant) et de leurs paroles respectives.

3.3 RÉSULTATS

Concevoir la forme linguistique sous une perspective de pluralité et de dynamique rend visible d'une part un mouvement de retrait et d'avance de la langue au sein de l'usage pluriel. Les formes fonctionnelles de la parole sont une manifestation, et traduisent donc des états intérimaires du mouvement (cf. Jakubinskij). D'autre part, cette conception rend visible l'accomplissement même de la forme : une forme mise en fonction, accomplie à chaque fois et non remplie comme un moule, pour être *ensuite* passée à l'autre ; une conception suggérée par le modèle du traitement de l'information (Shannon & Weaver, 1949) et – bien que son application au langage soit dûment critiqué (p.e. Hörmann, 1976; Wertsch, 1993) – encore profondément ancrée dans la pensée contemporaine du langage et de son fonctionnement. Une forme donc accomplie, mais aussi vécue par le fait que son accomplissement se fasse justement en commun, de façon partagée, sociale (cf. Vološinov).

Ici, il est important de marquer la dimension sociale et partagée de la forme accomplie. Si elle est toujours exprimée par des individus elle n'est pourtant aucunement réductible à une seule expression individuelle, à un affect, à une émotion toute subjective que l'on pourrait mettre en opposition à la «forme formalisée», abstraite de tout usage et lieux de l'universel. Cela reviendrait à réaffirmer l'opposition individu/société et avec elle, celle entre les émotions et expressions subjectives uniques et l'objectivité des formes neutres de la Langue. Au contraire, ce que la linguistique et la psychologie soviétique soulignent (Jakubinskij, Vološinov, Bakhtine, Vygotskij), c'est le caractère social de l'activité langagière, de la pensée et de la conscience, le caractère social de leurs *formes* (formes fonctionnelles, genres de discours, dialogicité et/ou prédicativité de la parole intérieure). Selon Vološinov, l'individu et le social s'oppose au naturel, et non pas l'un à l'autre (1929/1977, p.57s.).

4. DEUX PIÈCES INTERMÉDIAIRES AVEC ARISTOTE : LA FORME ET LA VOIX

Dans le but de mieux saisir cette forme vécue et accomplie et de la concrétiser plus avant dans le phénomène de la voix de celui et celle qui s'expri-

ment – phénomène-concept ayant fait son apparition chez Vološinov (1930/1981) dans le contexte de l'intonation, développé plus encore chez Bakhtine (1929/1970) – je voudrais introduire deux pièces intermédiaires en me reportant à Aristote : l'une sur la forme, l'autre sur la voix.

4.1. LA FORME : HYLÉMORPHISME

Aristote pense forme *et* matériaux, il ne divise pas ce couple mais, bien au contraire, il conçoit une dépendance mutuelle de la forme et du matériau, saisie dans le terme d'*hylémorphisme*. Le contexte dans lequel Aristote développe cette notion est le devenir et la corruption des choses en tant que choses en mouvement (correspondant à la physique). Le problème du mouvement, c'est-à-dire du changement, est donc l'idée conductrice pour le couple *hylé-morphé*.

Le point de départ pour analyser le devenir est donc le mouvement, et c'est le mouvement qui est constitutif pour l'ontologie aristotélicienne, menant à distinguer trois espèces de l'être. Premièrement, l'immobile et l'éternel (le Divin) ; deuxièmement, ce qui est en mouvement, mais qui est éternel (le monde superlunaire des étoiles) ; troisièmement, ce qui est en mouvement et qui est inconstant, éphémère (le monde sublunaire des choses naturelles). Le couple *hylé* (étouffe, matière) et *morphé* (forme, figure) est introduit par Aristote pour caractériser comme *syntheton* tout être appartenant au troisième domaine et sujet au changement, c'est-à-dire comme composé de matière et de forme. Le terme d'hylemorphisme désigne non seulement ce caractère composé, mais aussi la dépendance mutuelle des deux principes : aucun n'existe pour lui seul, et ce n'est qu'ensemble qu'ils composent un être, une chose existante (cf. von Bohrmann et al., 1972). La matière, *hylé*, est ce qui sous-tend les processus (changement, devenir – corruption) : *l'hypokeimenon* ; elle est le support duquel quelque chose devient, et le support sur lequel le changement se produit. La matière n'est elle-même pas une chose concrète, mais une «concrétion, abstraite de sa forme». ¹² La matière doit donc être conçue à la différence de la forme, sans forme, mais en même temps elle ne peut exister sans la forme, c'est pourquoi elle est *achôriston*, non-séparée (Hübner, 2002). La forme n'est pas, ne peut pas être une forme extérieure, mais bien un principe formatif. Elle est également *achôriston*, non-séparable de la matière.

Hylémorphisme : matière et forme ne sont pas conçues en tant que contraires mais formant un tout ; dans ce tout, la matière et la forme ont un statut ontologique distinct (cf. l'analyse de Witt, 1989). Il faut relever deux aspects de la relation forme-matière. Il y a d'une part ce que von Bohrmann et al. (1972) appellent «die Hinordnung des Stoffes auf die Form», l'organisation de la matière envers la forme : pour Aristote, il existe une *oikéia hylé* pour toute chose, une matière propre (Met., VII 4, 1044a), si bien

¹² Ma traduction de «ein konkreter Gegenstand in Abstraktion von der Form», Hübner (2002, p. 204).

qu'une forme ne peut pas accomplir ou réaliser n'importe quelle matière. Il existe quelque chose comme une réception spécifique de la matière pour une forme. Par là, on comprend que matière et forme, *hylé* et *morphé*, soit les principes d'individuation des choses particulières. D'autre part, Aristote souligne la primauté de la forme tant sur la matière que sur le *syntheton*, le composé forme-matière (Met., VII, 3, 1029a). Ces deux aspects soulignent, à mon avis, *l'immanence* de la forme selon Aristote, formulée contre celle, transcendente, de Platon.

Je propose de lire ces deux aspects, ainsi que la notion des principes ontologiquement distincts mais formant un tout (une substance en mouvement), en regard d'une conception de la langue (*Sprache*) qui privilégie le processus et pense la structure sous cette perspective. L'immanence de la notion de forme chez Aristote, sa processualité et l'orientation de la matière vers une certaine forme, sont pour moi la possibilité de penser la langue comme accomplissement (*Vollzug*) ; et ceci non seulement dans sa dimension pragmatique, mais également sémantique et syntactique. C'est dans l'accomplissement seul qu'il y a forme, que la forme devient. La forme n'est donc pas un moule ou une enveloppe préexistente, attendant d'être mise en train, d'être mise en œuvre (*performed*). C'est la performativité qui engendre les formes, et ceci d'une façon répétée : la répétition est d'une importance majeure pour la modélisation du fonctionnement langagier. C'est par elle que sont créées et re-crées les formes, qu'elles sont reconnaissables et transformables.

La forme agit sur la matière, à chaque fois un accomplissement qui se fait selon l'orientation vers l'Autre – c'est ainsi que je comprends la finalité qu'Aristote donne à la forme.¹³ C'est cette orientation qui mènera à une certaine forme, le matériau trouvera son accomplissement d'une certaine manière, c'est-à-dire réalisé dans une certaine forme – qui aura donc un aspect tangible, matériel. La voix entre ici en jeu comme un accomplissement de la matière, une forme qui réalise une matière. Cette matière, c'est celle du corps et de la conscience, socio-individuels tout deux. Une forme perceptible qui se répercute dans les mots parlés, dits à l'autre (qui peut être moi-même). Corps et conscience socio-individuels se manifestent dans les significations langagières qui seront donc toujours tournées, orientées vers un auditeur, une auditrice, un auditoire ou même une atmosphère sociale (Volchinov, 1929/1977; Rubinstein, 1946/1977). Sont accomplis : les genres (Bakhtine, 1953/2004), desquels font parties les formes fonctionnelles de la parole (Jakubinskij, 1923/2004), et par là tout le jeu des intonations sociales d'où découlent et le choix des mots et leur combinaison (Voloshinov, 1930/1981).

¹³ Selon Aristote: chez les choses en mouvement, la forme et le *télos* (le but, la fonction) sont identiques, car le *télos* de chaque chose est sa forme (cf. von Bohrmann et al., 1972, p.982).

4.2. LA VOIX : PHONÈ ET ARTICULATION

C'est surtout dans trois domaines qu'Aristote condense sa réflexion de la langue.¹⁴ Premièrement, dans les quatre premiers chapitres de *Peri hermeneias* (*De interpretatione*) se consacrant à l'aspect signe du langage, au nom et au verbe (*onoma, rhema*) comme les parties les plus importantes de la phrase (*logos*), ainsi qu'à la phrase elle-même. Deuxièmement, dans les chapitres 19 à 22 de la *Poétique*, où Aristote traite de la forme langagière de la tragédie, de sa *lexis*, et troisièmement dans *De anima* (II, 8) et *Historia animalium* (I, 1 et IV, 9) dans lequel Aristote procède à une distinction entre le son (*psophos*), la voix (*phonè*) et le langage (*dialektos*) sur le modèle des sciences naturelles. La prise en compte de ces textes conduit Weidemann (1996) à constater qu'Aristote pense le phénomène de la langue sous deux aspects : l'aspect *sémiotique*, concernant l'articulation, la signification et l'usage des expressions verbales ; et l'aspect *physico-physiologique* de la production de ces mêmes expressions verbales. Ces deux aspects ont plusieurs points communs dont la mise en regard éclaire la notion aristotélicienne de la voix.

Selon *De an.* II 8, un son, *psophos*, doit faire montre de deux caractéristiques pour compter comme son vocal, *phonè* : il doit être produit par un être vivant à l'aide de certains organes et il doit signifier quelque chose (420b 5-29, 29-33).

Pour Aristote, la différence entre *psophos* et *phonè* ne réside ni dans le fait de l'articulation physiologique (qu'ils partagent), ni dans la capacité à exprimer quelque chose. Car les sons que les animaux émettent expriment également quelque chose (*De int.* II, 16a). Ce qui vient s'ajouter à la signification du son vocal, de la *phonè*, c'est sa détermination *conventionnelle* (*De int.* II, 16a, 26-29). Par là, les sons vocaux sont symboles et s'opposent aux sons exprimés par les animaux qui sont de leur côté *agrammatoi* : on ne peut les écrire, ces sons ne sont pas décomposables en éléments, c'est-à-dire en *grammata* : lettres, ou en *stoichea* : éléments.¹⁵ Selon Weidemann (1996), Aristote souligne dans ce passage de *De int.* le fait qu'il n'existe pas de règles pour transcrire les *agrammatoi psophoi*, et ainsi il devient évident que pour Aristote c'est la possibilité de transcrire, de fixer un son qui détermine si il est ou non symbole.

Deux moments se trouvent ici entrelacés : celui de la convention et celui de l'écriture, de la transcription en lettres alphabétiques, rendant, en principe, son pour son. Ces deux moments se rejoignent dans la notion du symbole : il est dû à la convention, et ce qui est symbole peut être écrit. Si par l'écriture il est question de la structure – tant orale qu'écrite, c'est bien ce que désigne *phonè* – par la convention Aristote nous renvoie à la fonction du langage humain qui surpasse justement l'expression de plaisir et de

¹⁴ Je suis Weidemann (1996), de concert avec plusieurs auteurs.

¹⁵ Cf. l'analyse très détaillée de Weidemann (1996, pp. 172-174).

douleur que possèdent également les animaux. Le langage, lui, sert à exprimer ce qui sert et ce qui nuit, ce qui est juste et ce qui est injuste. C'est Gadamer qui fait cette liaison entre *De int.* et la *Politique* (I 2, 1253) :

Vielmehr ist die Übereinkunft, der gemäß die Sprachlaute oder Schriftzeichen etwas bedeuten, nicht eine Verabredung über ein Verständigungsmittel – eine solche würde immer schon Sprache voraussetzen – sondern sie ist das Übereingekommensein, auf das sich die Gemeinschaft unter Menschen, ihre Übereinstimmung in dem, was gut und recht ist, begründet. [note : Man muß die terminologischen Aussagen von *peri hermeneias* also im Lichte der 'Politik' sehen (Polit. A2).]» (Gadamer, 1990, p. 435)

La voix selon Aristote : un son articulé parce que transcritible, symbole qui parle de la convention humaine, allant au-delà de la simple expression de plaisir et de douleur. Une articulation communautaire sur le monde politique : un monde partagé, social par excellence.

Pour compléter l'approche aristotélicienne à la voix je voudrais brièvement discuter le passage 16a 3-18 du premier chapitre de *De int.*, passage identifié par plusieurs auteurs comme central à la théorie du signe d'Aristote et comme le texte le plus influent dans l'histoire de la sémantique (Weidemann, 1996, p.176). Ce passage explique la relation entre les expressions vocales (*phonè*), les symboles et ce qui affecte notre pensée d'une part, et désigne d'autre part l'écrit comme symbole de la *phonè*. En regard de l'intérêt porté ici non seulement à la voix comme expression extérieure mais aussi comme moyen d'accéder à la pensée verbale et à la conscience (Vološinov, Vygotskij, Goldstein), cette discussion semble opportune.¹⁶ Voici le passage en question :

Les sons émis par la voix sont les symboles des états de l'âme, et les mots écrits les symboles des mots émis par la voix. Et de même que l'écriture n'est pas la même chez tous les hommes, les mots parlés ne sont pas non plus les mêmes, bien que les états de l'âme dont ces expressions sont les signes immédiats soient identiques chez tous, comme sont identiques aussi les choses dont ces états sont les images. (Aristote, 1969, *De int.*, I, 16a3-7)

Le terme central est ici «les états de l'âme», ou «ce qui affecte notre pensée / notre âme» (*ta en tè psychè pathèmata* : 16 a 3f.). Weidemann (1996) démontre avec les commentateurs ainsi qu'à l'aide du texte lui-même que *psychè* correspond ici à la pensée. Entre autre, Weidemann renvoie à deux passages ultérieurs de *De int.* qui confirment non seulement le terme de pensée (ici : *dianoia*), mais qui thématise la voix, je voudrais dire : le travail de la voix, de la parole exprimée dans la voix pour la pensée :

¹⁶ Un essai de relier la voix à la conscience – sans Aristote – se trouve dans Bertau, 2008 (sous presse).

Si, en effet, les sons émis par la voix accompagnent ce qui se passe dans l'esprit (...). (Aristote, 1969, *De int.*, XIV, 23a 32s.)

Weidemann (1996, p.178) traduit un peu différemment la relation voix-processus dans l'esprit en parlant d'une correspondance entre ce que nous disons avec la voix et ce qu'il se passe en même temps dans notre esprit.¹⁷ Le deuxième passage se rapporte au fait que les verbes prononcés seuls signifient aussi quelque chose, car celui qui les prononce arrête ou fixe sa pensée à la chose qu'il vise, et celui qui l'entend prononcer ce verbe s'arrête dans sa pensée également à la chose :

ils [les verbes] possèdent une signification déterminée (car, en les prononçant, on fixe la pensée de l'auditeur, lequel aussitôt la tient en repos)» (Aristote, 1969, *De int.*, III, 16b 20s.)

Ce qui affecte notre pensée, *quand nous parlons*, c'est le fait qu'il y a un arrêt, une fixation : c'est le sens de la parenthèse dans la citation (*o légov tèn diánoian, kai o akóusas êrhémésen*). Notre pensée s'arrête à ce que nous visons *parce que* nous le disons, *parce que* nous le prononçons au moyen de la *phonè* et que par là nous le pensons. De même, la pensée de notre auditeur s'arrêtera à la chose que nous avons voulu viser et qu'il aura entendu prononcer.¹⁸

Il me semble que cette approche reliant la voix, le symbole *émis* et la pensée est très proche de la réflexion présente de Goldstein (1933/1969). C'est une pensée prononcée dans le verbe (ou dans le mot et l'énoncé), une pensée qui est pensée distincte et significative (non vide de sens présent) parce qu'émise, saisie et articulée. L'articulation, c'est-à-dire la possibilité de transcription alphabétique, est manifeste du symbolique et réalisée dans le son de la voix. La voix devient par là manifestation non seulement du symbolique social (cf. ma première analyse), mais aussi manifestation de la pensée en tant qu'articulée – au double sens du terme : prononcée à l'adresse de quelqu'un et distincte dans ses idées, grâce à l'arrêt conditionné justement par le fait de prononciation adressée.¹⁹

¹⁷ La traduction de Weidemann : «das, was wir [beim Sprechen] mit der Stimme äußern, dem entspricht, was [dabei] in unserem Denken vorgeht (tà (...) en tè phonè akoloudei tois en tè dianóia : 23 a 32f.)» (1996, p. 178; ma transcription latine des mots grecs).

¹⁸ C'est l'interprétation que Weidemann (1996) donne à *pragma* (chose) : la chose que nous visons – ainsi il ne s'agit chez Aristote nullement d'une simple théorie de reflet (cf. Weidemann 1996, p.178s.). La métaphore de l'arrêt est expliquée par Aristote dans les *Seconds Analytiques* (Anal. post. II 19, 100a-b) ; Aristote traite de l'arrêt de l'âme dans la saisie de ce qui est universel et le compare à l'armée d'abord en déroute, puis s'arrêtant pour se mettre à nouveau sous les ordres de ses commandants (100 a 12s.). À mon sens, il y a dans l'arrêt un gain ou regain de contrôle. Si la pensée s'arrête, c'est pour comprendre, pour saisir justement. Et la parole vocale (adressée) joue un rôle fondamental pour l'arrêt dans le flux.

¹⁹ Le sujet de l'articulation est un des thèmes majeurs de la linguistique. Son développement avant Humboldt et chez celui-ci est le sujet de Trabant (2005). Il est particulièrement intéressant de suivre le cours historique du couple son/pensée (signification) et par là une tradi-

5. LA VOIX : L'INTERIORISATION D'UNE FORME SIGNIFICATIVE

Dans la perspective de Jakubinskij et de Vološinov, adoptée ici dans le but de développer une psycholinguistique dialogique et fondée sur l'altérité, la langue est matérialité vivante, incarnée dans des énoncés adressés et socio-culturellement situés.²⁰ C'est par là que sa spécificité en tant que système sémiotique doit être comprise ; il devient également évident que ce n'est que dans un dépassement du «facteur langagier» allant vers l'accomplissement et vers le corps, vers l'orientation à l'Autre et au sens, que la langue peut être comprise. Le couple forme et voix rend possible un accès concret à cette perspective. Pour cela, une notion de voix comprise au sein du développement psycho-linguistique est construite, intégrant différentes approches et organisée autour de cinq concepts clé. Il s'agit dans une première démarche de l'indexicalité, de l'intonation et du corps ; puis, de l'imitation et de l'intériorisation – ces deux derniers concepts concernant plus particulièrement la voix dans le cours du développement. En regard de l'intérêt pour l'aspect migrateur de la langue, je ne considérerai ici que ces deux derniers concepts.²¹

Par l'imitation, une personne se coule, se glisse dans une autre. Un glissement imaginaire par lequel le moi se construit (cf. Bertau 2008, sous presse) et rendu possible par le type spécifiquement humain d'intersubjectivité. Celle-ci se développe, selon Tomasello et al. (2005), de l'attention partagée à l'intentionnalité partagée ; son moteur est la *motivation à partager les expériences psychiques*, les perceptions, intentions et buts avec d'autres – un *désir* de l'autre. Dans les tours d'imitations, l'enfant et l'adulte prennent et reprennent chacun la voix de l'autre, jeu de formes, de perspectives, de perception et de significations. De plus, la forme vocale invite l'enfant à s'y couler, lui rend le glissement facile, et ainsi l'accès aux tous premiers actes de langage (Bruner, 1975). L'idée de Jakubinskij, posant la forme comme antécédante à la parole, se trouve ici confirmée.

La description que Vygotskij donne de l'intériorisation dans son livre sur la pédologie (1931) rend visible un mouvement entre le moi et l'autre. Une opération, à l'origine répartie entre l'enfant et une autre personne, est transposée au niveau de la propre conduite comme si elle était le résultat de deux personnes différentes.²² C'est-à-dire que l'opération comprend au niveau psychologique deux positions, au niveau comportemental une seule : l'enfant. L'enfant est arrivé à une synthèse, il a transformé une dualité concrète en dualité psychologique, donc unité concrète. Le mouvement consiste en un détournement de l'autre, mouvement qui simultanément pré-

tion acousmatique privilégiant l'écoute (voir aussi Riedel, 1986; Quillier, 2002).

²⁰ Cf. Bertau (en préparation).

²¹ Pour plus de détails, voir Bertau 2007.

²² Vygotskij : «als würde sie (die Operation) zwischen Menschen eingesetzt» (1931/2003, p. 508).

serve cet autre au niveau psychologique. Par là, l'enfant devient capable d'accomplir les pratiques sociales en lui-même, pour lui-même. C'est ce mouvement auquel Vygotskij fait allusion lorsqu'il écrit que l'enfant endosse envers lui-même le rôle de la mère.²³ Le mouvement fonde non seulement les fonctions psychiques dites «supérieures» mais aussi les positions *alter* et *ego* et donc le social. Vygotskij saisit ce mouvement ainsi : C'est par les autres que nous devenons nous-même.²⁴

Dans la perspective développementale, l'imitation et l'intériorisation sont intimement reliées, fonctionnant toutes deux *à travers* un autre avec lequel ou laquelle le moi agit. Dialogues imitatifs entre adultes et enfants, jeux symboliques avec des objets, des poupées ou des personnes, dialogues imaginatifs avec un partenaire imaginé ou fictif – toutes ces pratiques sont les moyens du mouvement qui mène de l'extérieur à l'intérieur. Le terme d'extérieur peut maintenant être compris sous l'aspect d'un Autre signifiant, celui d'intérieur sous l'aspect de cet Autre, transformé (dans toute l'acceptation du terme : trans-formé). Il est important d'ajouter que cet Autre est transformé avec ses «moyens sociaux», les signes.²⁵

La transformation de l'Autre et de ses moyens se base sur l'expérience concrète et sensible de cet Autre, ainsi que sur son attention affective (*Zuwendung*), son activité adressée et structurée : contacts des mains et du corps, du regard et de la voix. Parce que la voix permet un contact à distance tout en demeurant une expérience corporelle pour les participants, et parce qu'elle est le support privilégié de la communication, il lui revient un statut spécifique. Elle est forme vivante, menant l'un à l'autre, fonctionnant comme une glissière. Cette forme est toujours significative, même quand elle est non-verbale et idiosyncratique. Ainsi, dans cette perspective, la voix perçue d'un Autre signifiant représente le mécanisme d'intériorisation. Les intonations particulières, le style expressif d'une personne, manifeste dans sa voix, donne à l'intériorisé une certaine «saveur» qui est individuelle et interindividuelle à la fois, appartenant aux genres d'intonations choisies dans la parole sociale.²⁶

Ce qui conduit le mouvement de l'un à l'autre et de l'extérieur à l'intérieur est une forme sociale et sensible, reliée à une personne ; une forme concrète et vivante, offrant à l'enfant une structure saturée de sens puisqu'elle est toujours adressée, tournée vers elle ou lui.²⁷

²³ Vygotskij : «sich selbst gegenüber die Rolle der Mutter übernimmt» (1930/2003, p. 329)

²⁴ Vygotskij : «Über andere werden wir selbst» (1931/2003, p. 630).

²⁵ Cf. Vygotskij, 1931/2003, p. 630.

²⁶ Cf. aussi Vološinov, qui démontre *l'essence sociale* de l'intonation (Vološinov, 1926/1981, p. 194).

²⁷ L'adjectif «vivant» se rattache explicitement au motif du vivant et de la vie qui est si important pour les linguistes et psychologue soviétiques cités. Chez Vygotski, on constate p.e. une reduplication qui n'est pas pour autant redondante lorsqu'il écrit : «živoj žizni» [‘la vie vivante’ (1934/1997, p. 61), que Fr. Sève traduit par «la vie réelle».

CONCLUSION

C'est surtout la lecture de Jakubinskij qui rend visible d'une façon frappante l'idée de la forme pour saisir et l'activité langagière et le facteur linguistique lui-même. L'œuvre de Vološinov contribue à mettre en relief cette idée de la forme qui peut alors être prise comme idée conductrice pour formuler une conception de la langue comme matérialité vivante. La forme et la voix forment un couple concrétisant ce fait matériel et soulignant sa *performativité* fondamentale, à laquelle se joignent *altérité* et *adressivité* en tant que termes relationnels et structurant de la performativité. La conséquence d'une telle conception de la langue sera de comprendre et la pensée verbale et la conscience dans leur dimension *acousmatique*.

Performativité : c'est dans l'accomplissement de genres, de formes fonctionnelles, d'actes de langage qu'existe la langue, non-séparable de cette pluralité en fonctionnement pour un certain groupe social. Les formes linguistiques accomplies sont orientées, c'est-à-dire faites, choisies, variées en regard d'un Autre ; ni faites ni choisies ni variées sans cet Autre signifiant, auditeur tourné vers le moi. Le vécu (*das Erfahrene*) commun et partagé, chargé d'évaluations sociales est manifeste dans les formes linguistiques qui pour cela sont des formes vécues : expériences de l'interaction avec l'Autre et des évaluations en jeu. Le «point d'accès» du vécu est la voix, les formes linguistiques vécues sont tout d'abord des formes vocales, avant d'être transposées (intériorisées, abstraites, généralisées). La voix est elle-même forme vivante, significative, sensible, faisant partie intégrale des formes linguistiques.

Suivant Vološinov (1929/1977), pour qui c'est «l'expression qui organise l'activité mentale» (p. 123) – expression produit d'une interaction concrète entre individus –, et suivant également la théorie d'intériorisation de Vygotskij (1930, 1931, 1934), l'activité langagière est transposée par l'individu pour organiser sa pensée. Donc, les formes linguistiques se retrouvent dans la pensée verbale, il y a ici aussi un accomplissement.²⁸ Vološinov parle d'une forme dialogale et Vygotskij d'une forme abrégée (prédicative) : ses deux descriptions se touchent dans la caractérisation du dialogue par Jakubinskij : c'est un des grands mérites de son texte que d'avoir si clairement démontré le mouvement de retrait du facteur langagier dans le dialogue, et c'est bien par sa capacité à pouvoir être presque entièrement abrégé que le dialogue est spécifique. Complétant le point de vue de Vološinov et de Vygotskij, je proposerais de traduire pour ainsi dire Jakubinskij pour la pensée, c'est-à-dire de présumer différents états de développement dialogal dans la pensée – états, intérimaires, du mouvement de retrait et d'avance de la langue.²⁹

²⁸ «La pensée (...) ne s'exprime pas dans le mot mais s'y réalise (s'y accomplit).» (Vygostki 1934/1997, p.493) La traduction allemande donne «accomplit» : «dass der Gedanke nicht im Wort ausgedrückt wird, sondern sich in ihm vollzieht.»(1934/2002, p.460).

²⁹ Dans Bertau (1999), j'ai pu démontrer que les traces de la parole intérieure sont plus ou

En deuxième complément, je propose de suivre une compréhension de la pensée verbale non seulement sous son aspect dialogal, mais aussi sous son aspect vocal. Il s'agit alors de saisir le rôle que joue la voix comme forme vivante et significative dans le travail de la pensée, dans le processus de la conscience. Dans une première esquisse (Bertau 2008), je présume que la conscience est une expérience spécifique du moi et de l'autre, et c'est la voix de l'Autre qui est le moyen privilégié faisant émerger cette expérience. La voix de l'Autre ainsi que ma propre voix, entendue et comprise par moi-même devient voix interne (*internal voice*, Steels, 2003), non moins entendue et ayant pour fonction principale de simuler la perspective de l'Autre à des fins de réflexions. Ceci rejoint la notion de «dimension acousmatique de la réflexion», soulignée par Quillier (2002) contre un oubli de toute la dimension sensible de la pensée et de la conscience :

ce qui s'est perdu 'de Kant à Hegel' : la 'langue parlée', la positivité de toute marque concrète du signe, le rôle des affects dans la pensée, l'écoute, la dimension acousmatique de la réflexion. Nous entendons par 'dimension acousmatique de la réflexion' la résonance intérieure de la pensée, là même où une oreille intime entend une voix jusque dans l'émission des abstractions les plus sophistiquées, [...] une voix qui peut être plurielle [...] et qu'on peut entendre étrangère à soi. En effet, s'il est difficile de penser sans le langage, il n'en faut pas moins conserver à ce dernier sa concrétude constante, fût-elle aussi ténue que la voix acousmatique dont est faite en réalité la conscience [...] (Quillier 2002, p. 201 sq.)³⁰

Penser la forme linguistique comme forme vécue correspond à préserver non seulement la dimension acousmatique de la réflexion, mais celle de la langue parlée elle-même : la langue résonne dans la voix qui peut être polyphone (avec Bakhtine), étrangère, intérieure ou extérieure, entendue ou imaginée (avec Vygotskij et Vološinov), voire simulée (Steels 2003).

© Marie-Cécile Bertau

moins dialogales, et cela en fonction du degré de difficulté du problème que les sujets avaient à résoudre.

³⁰ Il est intéressant de noter que la dimension acousmatique de la pensée se trouve déjà chez Herder : le «cri interne», reflet d'un cri entendu et équivalent à une pensée, est l'origine du langage parlé. Cf. Trabant (2005).

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ARCHAIMBAULT S., 2000 : «Un Texte fondateur pour l'étude du dialogue : *De la parole dialogale* (L. Jakubinskij)», *Histoire, Épistémologie, Langage* 22(1), p. 99-115.
- ARISTOTE, 1969 : *Organon II, De l'interprétation*. Trad. J. Tricot. Paris : Librairie Philosophique J. Vrin.
- ARISTOTELES, 1982 : *Poetik*. Griechisch/Deutsch. Trad. et ed. M. Fuhrmann. Stuttgart : Reclam.
- , 1991 : *Aristoteles' Metaphysik. Bücher VII(Z) – XIV(N)*. Griechisch-Deutsch. Hamburg : Meiner.
- BAKHTINE, M.M. (V.N. Volochinov), 1929/1977 : *Le Marxisme et la philosophie du langage*. Paris : Les Éditions de Minuit.
- 1929/1970 : *La poétique de Dostoïevski*. Paris : Points Seuil.
- BERTAU, M.-C., 1996 : *Sprachspiel Metapher. Denkweisen und kommunikative Funktion einer rhetorischen Figur*. Opladen : Westdeutscher Verlag.
- 1999 : «Spuren des Gesprächs in innerer Sprache. Versuch einer Analyse der dialogischen Anteile des lauten Denkens», *Sprache & Kognition*, 18, 4-19.
- 2007 : «On the notion of voice: An exploration from a psycholinguistic perspective with developmental implications», *International Journal for Dialogical Science, Special Issue: Developmental Origins of the Dialogical Self*, 2, 1, 133-161.
- 2008 (sous presse) : «Voice: A pathway to consciousness as 'social contact to oneself'», *Integrative Psychological and Behavioral Sciences*, 42, 1 (Spring).
- (en préparation) : *Anreden, Erwidern, Verstehen. Elemente einer Psycholinguistik der Alterität*. Habilitationsschrift, Universität München.
- Von BOHRMANN C., Franzen W., Krapiec A. & Oeing-Hanhoff L., 1972 : «Form und Materie (Stoff)». In J. Ritter (ed.), *Historisches Wörterbuch der Philosophie* (pp. 977-1030). Darmstadt.
- BRUNER J.S., 1975 : «The ontogenesis of speech acts», *Journal of Child Language*, 2, 1-19.
- CASTAREDE M.F. & KONOPCZYNSKI, G. (eds.), 2005 : *Au commencement était la voix*. Ramonville Saint-Agne : Erès.
- COLE M., 1996 : *Cultural Psychology. A once and future discipline*. Cambridge (Mass.) and London : The Belknap Press of Harvard University Press.
- FRIEDRICH Janette, 2005 : «Die Apperzeptionsgebundenheit des Sprechens. Ein historischer Exkurs in die Diskussion um die innere Sprache», in M.-C. Bertau, A. Werani & G. Kegel (eds.) *Psycholinguistische Studien* 2 (pp. 27-59). Aachen : Shaker.
- GADAMER H.G., 1990 : *Wahrheit und Methode. Grundzüge einer philosophischen Hermeneutik*, Tübingen : J.C.B. Mohr (Paul Siebeck).

- GOLDSTEIN K., 1932 : «Die pathologischen Tatsachen in ihrer Bedeutung für das Problem der Sprache». G. Kafka (ed.) *Bericht über den XII. Kongress der Deutschen Gesellschaft für Psychologie in Hamburg, vom 12.-16. April 1931* (pp.145-164). Jena.
- 1933/1969 : «L'analyse de l'aphasie et l'étude de l'essence du langage». In J.-C. Pariente (ed.) *Essais sur le langage* (pp.255-330). Paris.
- HÜBNER J., 2002 : «Hylê». In C. Horn & C. Rapp (ed.), *Wörterbuch der antiken Philosophie* (pp.203-207). München : C.H. Beck.
- HÖRMANN H., 1976 : *Meinen und Verstehen. Grundzüge einer psychologischen Semantik*. Frankfurt am Main : Suhrkamp.
- IVANOVA Irina, 2003 : «Le dialogue dans la linguistique soviétique des années 1920-1930», *Cahiers de l'ILSL, n° 14*, p. 157-182.
- JAKUBINSKIJ Lev, 1923/2004 : «Über die dialogische Rede». Trad. K. Hommel & K. Meng. In K. Ehlich & K. Meng (eds.) *Die Aktualität des Verdrängten. Studien zur Geschichte der Sprachwissenschaft im 20. Jahrhundert* (pp. 383-433). Heidelberg : Synchron.
- LINELL P., 1998 : *Approaching dialogue. Talk, interaction and contexts in dialogical perspectives*. Amsterdam/Philadelphia : Benjamins.
- MENG K., 2004 : «Das Konzept der Äußerung bei Bachtin und Vološinov», in Ehlich & K. Meng (eds.) *Die Aktualität des Verdrängten. Studien zur Geschichte der Sprachwissenschaft im 20. Jahrhundert* (pp. 153-190). Heidelberg : Synchron.
- MURATORI F. & MAESTRO S., 2007 (sous presse) : «Autism as a downstream effect of problems in intersubjectivity going with difficulties in brain connections», *International Journal for Dialogical Science*, 2.
- QUILLIER P., 2002 : «Pour une acousmatique du signe : éloge du nomadisme de la voix», in B. Lindorfer & D. Naguschewski (eds.) *Hegel: Zur Sprache. Beiträge zur Geschichte des europäischen Sprachdenkens* (pp.199-213). Tübingen : Gunter Narr.
- RIEDEL M., 1986 : «Sprechen und Hören. Zum dialektischen Grundverhältnis in Humboldts Sprachphilosophie», *Zeitschrift für philosophische Forschung*, 40, p. 337-351.
- ROMASHKO Sergej, 2000 : «Vers l'analyse du dialogue en Russie», *Histoire, Épistémologie, Langage*, 22, 83-98.
- RUBINSTEIN S.L., 1946/1977 : *Grundlagen der allgemeinen Psychologie*. Berlin : Volk und Wissen.
- SHANNON C.E. & Weaver W., 1949 : *The mathematical theory of communication*. Urbana : University of Illinois Press.
- STEELS L., 2003 : «Language re-entrance and the 'inner voice'», *Journal of Consciousness Studies*, 10, 173-185.
- STEGMÜLLER W., 1989 : *Hauptströmungen der Gegenwartsphilosophie. Eine kritische Einführung. Band I*. Stuttgart : Kröner.
- TRABANT Jürgen, 2005 : «Vom Schrei zur Artikulation», in M. Schlette & M. Jung (eds.) *Anthropologie der Artikulation. Begriffliche Grundlagen und transdisziplinäre Perspektiven*, Würzburg : Königshausen & Neumann, pp. 62-84.

-
- TOMASELLO M., CARPENTER M., CALL J., BEHNE T. & MOLL H., 2005 : «Understanding and sharing intentions : The origins of cultural cognition», *Brain and Behavioral Sciences*, 28, p. 675-691.
 - VOLOCHINOV V.N., 1929/1977, voir : Bakhtine, M. (V.N. Volochinov), 1929/1977.
 - VOLOŠINOV V.N., 1929/1975 : *Marxismus und Sprachphilosophie*. Frankfurt am Main : Ullstein.
 - VOLOSHINOV, V.N., 1926/1981 : «Le discours dans la vie et le discours dans la poésie. Contribution à une poétique sociologique», in T. Todorov : *Mikhaïl Bakhtine, le principe dialogique suivi de Écrits du Cercle de Bakhtine*, Paris : Seuil, pp. 181-215.
 - 1930/1981 : «La structure de l'énoncé», in T. Todorov : *Mikhaïl Bakhtine, le principe dialogique suivi de Écrits du Cercle de Bakhtine*, Paris : Seuil, pp. 287-316.
 - VYGOTSKI Lev, 1934/1997 : *Pensée et langage*, trad. de F. Sève, Paris La Dispute.
 - 1930/2003 : «Die psychischen Systeme», in J. Lompscher (ed.) *Ausgewählte Schriften, Band 1: Arbeiten zu theoretischen und methodischen Problemen der Psychologie* (319-352), Berlin : Lehmanns Media, LOB.de.
 - 1931/2003 : «Pädologie des frühen Jugendalters», in J. Lompscher (ed.) : *Ausgewählte Schriften, Band 2 : Arbeiten zur Entwicklung der Persönlichkeit* (307-658), Berlin : Lehmanns Media LOB.de.
 - 1934/2002 : *Denken und Sprechen. Psychologische Untersuchungen*. Weilheim et Basel : Beltz.
 - WEIDEMANN H., 1996 : «Grundzüge der Aristotelischen Sprachtheorie», in P. Schmitter (ed.) *Sprachtheorien der abendländischen Antike*, Tübingen : Gunter Narr, pp. 170-192.
 - WERTSCH J. V., 1993 : *Voices of the mind*, Cambridge (Mass.) : Harvard University Press.
 - WITT Ch., 1989 : «Hylemorphism in Aristotle», *Apeiron*, 22, p. 141-158.
 - WITTGENSTEIN Ludwig, 1984 : «Philosophische Untersuchungen», in L. Wittgenstein : *Tractatus logico-philosophicus, Tagebücher 1914-1916, Philosophische Untersuchungen*, Frankfurt am Main : Suhrkamp, pp. 225-577.



Lev Semenovič Vygotskij (1896-1934)